

# Eugénie Droz (1893-1976)

Autor(en): **Meylan, Henri**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **27 (1977)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.05.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## NACHRUF NÉCROLOGIE

EUGÉNIE DROZ (1893-1976)

Par HENRI MEYLAN \*

Il n'est pas facile de parler d'Eugénie Droz. J'entends encore notre cher Fernand Aubert, dans la petite salle du Musée de la Réformation : « C'est une femme d'affaires », disait-il, avec un brin de malice et de crainte.

Elle n'était pas pour rien la fille de Frédéric Zahn, le terrible éditeur de la Chaux-de-Fonds, qui inondait le public de ses prospectus et de ses envois à l'examen, technique assez peu répandue à ce moment-là. Mais elle était aussi une érudite redoutable dans son domaine, formée à bonne école, chez Arthur Piaget, à l'Université de Neuchâtel. Une personnalité d'envergure, d'une prodigieuse activité, elle le restera jusqu'à passé quatre-vingts ans.

On peut distinguer deux périodes, à peu près égales, de trente ans, dans l'existence d'Eugénie Droz : Paris, de 1917 à 1946, Genève, de 1946 à 1976, centrées autour de la Maison Droz, rue de Tournon 25, puis rue Verdaine 8, y compris la retraite, plus active que jamais, à partir de 1963. Elle a mené de front la conduite de sa boutique, et de sa Revue, *Humanisme et Renaissance*, dès 1934, et la collection des *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, dès 1950, avec ses propres travaux, débouchant sur un nombre imposant d'éditions de textes et d'articles de revue.

Dans sa vie d'érudite, on discerne trois axes bien différenciés : le XV<sup>e</sup> siècle tout d'abord, puis la Renaissance française, de François I<sup>er</sup> à Henri IV, enfin la Réforme et les courants hérétiques, mais sans rien d'exclusif, car sa curiosité ne connaît pas de barrières. Tout l'intéresse, les hommes et leurs idées, leurs sentiments plus encore, tout ce qui a laissé une trace écrite ou imprimée. Elle a la passion de se tenir au courant, d'être informée la première, et si possible d'acquérir, dépouillant pour cela les

---

\* Texte de l'hommage rendu à Eugénie Droz le 13 janvier 1977, à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. — E. Droz était membre d'honneur de la Société générale suisse d'histoire.

catalogues de librairies et suivant les ventes aux enchères de Paris et de Londres.

\* \* \*

C'est sans aucun doute Arthur Piaget, l'un de nos grands historiens, l'éditeur de Martin Le Franc et d'Oton de Grandson, l'un des meilleurs connaisseurs des lettres françaises du XV<sup>e</sup> siècle, qui l'a introduite dans le monde des poètes de cour et des rhétoriciens. La publication, commencée par lui en 1910, chez Champion, du *Jardin de Plaisance et Fleur de rhétorique*, d'Antoine Verard (vers 1501), ne sera suivie qu'en 1925 du tome II: Introduction et Notes, signé E. Droz et Arthur Piaget. On ne se trompera guère en supposant qu'on doit à l'élève d'avoir achevé l'édition de ce recueil de 672 pièces de vers: ballades, chansons, rondeaux, etc., dont beaucoup sont anonymes, contribution inestimable aux lettres françaises du milieu du siècle.

A vingt-quatre ans, licenciée ès lettres de l'Université de Neuchâtel, Eugénie Droz arrive à Paris. A l'automne, elle s'inscrit, sous le nom d'Eugénie Zahn, à l'École pratique des Hautes Etudes, section de philologie et d'histoire, où tant de Suisses romands, avant et après elle, ont parfait leur formation de philologues. D'emblée elle participe à trois conférences, celle d'Alfred Jeanroy, sur les jeux partis, celle d'Abel Lefranc, magie et sorcelleries d'après les *Essais* de Montaigne, celle aussi d'un maître de Louvain, réfugié en France, Doutrepoint, sur *Le Petit Jehan de Saintré*.

Dans son rapport de l'année, Jeanroy relève que «M<sup>lle</sup> Zahn a lu un mémoire riche en remarques nouvelles sur le *Livre des fortunes et adversitez* de Jean Régnier». Première mention de cette édition, qui vaudra à son auteur le titre d'élève diplômée de l'École.

En 1918-19, elle est encore inscrite à la conférence de Jeanroy. Mais, à partir de 1922, c'est chez Max Prinnet, le Franc-comtois, qui traite des *Mémoires* d'Olivier de la Marche, qu'elle fréquente. Les rapports de Prinnet la mentionnent à plusieurs reprises: «Des communications particulièrement intéressantes ont été faites, ... par M<sup>lle</sup> Droz, sur les Rhétoriciens, la *Chanson* du pas de Marsannay, un ms. à peintures du *Petit Jehan de Saintré*». En 1923-24, «Entremets musicaux et poétiques au Banquet du Faisan». En 1924-25, «M<sup>lle</sup> Droz a examiné le *Recueil de pièces historiques imprimées sous le règne de Louis XI*, récemment publié par la Société française des bibliophiles. Ses observations ont porté spécialement sur deux poèmes de ce recueil, le *Temple de Mars*, de Jean Molinet, et le *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche.»

Elle est encore inscrite chez Prinnet en 1925-26 et 1926-27. Dans l'avant-propos de l'édition de Jean Régnier (1923), elle écrit: «Mon travail, terminé en 1919, sommeilla pendant quatre ans dans mes cartons, où il dormirait probablement encore, si la Société des anciens textes n'avait consenti à lui faire bon accueil. De nombreuses modifications apportées à sa forme sont dues à la science et à la grande bonté de M. A. Jeanroy, mon commissaire respon-

sable, et de M. M. Prinnet, mon maître, qui ont bien voulu revoir le manuscrit et les épreuves.»

En 1932-33, elle seconde Jeanroy dans sa conférence sur des chansons historiques du XIII<sup>e</sup> siècle. «Dans la préparation et la présentation de ces matériaux, elle a porté au professeur l'aide la plus efficace.»

Dès 1924, sa librairie est ouverte, 25 rue de Tournon, à deux pas du Luxembourg. Voici comment claironne le catalogue de ses livres:

«Installée dans la maison du Cheval d'airain, donnée par François I<sup>er</sup> à Clément Marot en 1539, la librairie Droz a été fondée par Eugénie Droz, élève diplômée de l'Ecole des Hautes Etudes et docteur ès lettres.»

Mais les tâches pratiques ne l'empêchent pas de publier. C'est tout d'abord le *Quadriloge invectif* d'Alain Chartier, dans les *Classiques français du moyen âge*. Sous le titre: *Documents artistiques du XV<sup>e</sup> siècle*, elle lance une collection où paraissent 1. E. Droz et G. Thibault, *Poètes et musiciens du XV<sup>e</sup> siècle*, 2. A. Piaget et E. Droz, *Pierre de Nesson*, 4. A. Pirro, G. Thibault, Y. Rockseth, introd. par E. Droz, *Trois chansonniers français du XV<sup>e</sup> siècle*, fasc. I. 6. A. Jeanroy et E. Droz, *Deux manuscrits de François Villon*, reproduits en phototypie. Avec G. Thibault elle fonde une Société de musicologie, en 1926, «pour faire entendre des œuvres de musique ancienne». Elle en rappellera le souvenir, en 1955, lorsque paraît la *Bibliographie des éditions musicales de Nicolas du Chemin*, par François Lesure et G. Thibault.

C'est aussi le *Recueil Trepperel*, tome I, *les soties*, qui paraît en 1935, un gros volume de XXIV + 395 p. qui lui vaut le titre de D<sup>r</sup> ès lettres de l'Université de Neuchâtel. Le t. II, *les farces*, suivra en 1961, grâce à la collaboration d'Hélène Lewicka, suivi du Facsimile des 35 pièces originales, chez Slatkine, en 1965.

C'est encore la collection des *Livres à gravures imprimés à Lyon au XVI<sup>e</sup> siècle*, qui comprend, 1. *l'Abuzé en cour*, et 3. *Ponthus et la belle Sudoine*. Et n'oublions pas ces *Remèdes contre la peste*, en collaboration avec un des grands spécialistes de l'histoire de la médecine, le D<sup>r</sup> Arnold Klebs.

\* \* \*

Sans prendre congé pour autant de cette littérature de cour et de tréteaux, elle s'oriente décidément vers la Renaissance; c'est Abel Lefranc, le directeur de la grande édition de *Rabelais*, chez Champion, qui devient le maître par excellence. Une belle photographie de ce patriarche à barbe blanche ornera désormais son bureau. En 1933-34 elle est chargée par lui d'une suppléance de deux mois à l'Ecole des Hautes Etudes. Et quand disparaît la *Revue des Etudes rabelaisiennes*, devenue *Revue du XVI<sup>e</sup> siècle*, c'est elle qui prend la relève, en lançant audacieusement: *Humanisme et Renaissance* en 1934. Voici ce qu'on peut lire dans l'adresse aux lecteurs:

«Il est d'usage dans un «chapeau» comme celui-ci, de faire appel à la confiance du lecteur: qu'il nous suffise d'appeler son attention sur notre Comité

de patronage; il y reconnaîtra, présidée par le maître des études de la Renaissance en France, l'équipe d'historiens qui depuis trente ans a consacré à ces études tant d'heureuse activité et a su leur donner tant d'éclat. Nous croyons qu'il n'est pas de garantie meilleure.» De fait, ce comité de patronage comprend, à la suite d'Abel Lefranc, les noms de Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Jean Plattard et Lucien Romier. Quant à la rédaction, elle est formée après Eugénie Droz, de Pierre d'Espezel, Jacques Lavaud, Raymond Lebègue, Robert Marichal, Jean Porcher, G. Thibault.

C'est l'équipe du *Rabelais*, bientôt renforcée de quelques chercheurs nouveaux, des chartistes pour la plupart, Charles Perrat, Michel François, etc. Mais qu'on ne s'y trompe pas: la rédaction, c'est Eugénie Droz, et elle seule. Elle en assume toutes les tâches, de la mise au net des manuscrits à la signature du bon à tirer, en passant par la correction des épreuves. Elle ne laisse pas pour autant d'y écrire: des articles, rarement, mais des comptes rendus, des notes substantielles et ces listes de manuscrits et livres rares, d'autographes passés en vente publique, chez Sotheby ou ailleurs. Voyez comme elle en parle vingt ans plus tard: «Des autographes», en faisant la leçon à ceux qui ont la charge de rédiger des Catalogues de vente (B.H.R., t. XIX, 1957, pp. 496 ss.).

Sous l'occupation allemande (1940-1944), la librairie Droz n'est pas en veilleuse. Pour se conformer en les tournant aux prescriptions de la censure sur les périodiques, ou plutôt pour les tourner en s'y conformant, la revue *Humanisme et Renaissance* devient la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, en sous-titre: «publication non périodique». En fait, chaque année la *Revue* a paru, à peine moins fournie que par le passé. Mais quelle explosion après la libération! Coup sur coup, deux volumes en 1944, dont le t. IV, offert à Abel Lefranc pour ses 80 ans.

A partir du t. IX, l'adresse est Genève, 8 rue Verdaine, où M<sup>lle</sup> Droz a installé son bureau et son fichier, pour lequel une intervention de Léon Kern, alors directeur des Archives fédérales, auprès des douanes suisses ne fut pas inutile. Dès lors, c'est Genève qui est le pivot de son dynamisme cérébral. La *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* paraît avec une régularité exemplaire, rare dans le domaine des Revues savantes. Elle est largement ouverte aux seiziémistes d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, pour les articles comme pour les comptes rendus, en anglais, en allemand ou en italien, innovation pas très bien accueillie en France. Ce sont trois savants britanniques, dont Michael Screech, qui procèdent en 1952 à l'exécution méritée du *Dictionnaire des Lettres françaises au XVI<sup>e</sup> siècle*, publié sous la direction de Mgr. Grente.

En 1950 elle sort le premier volume des *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, afin d'accueillir des contributions trop longues pour un fascicule de la *Revue*. Ils prendront un essor prodigieux: pas moins de 75 volumes en treize ans.

Fixée à Genève, Eugénie Droz ne manque pas de s'intéresser à la publi-

cation de la *Correspondance de Théodore de Bèze*, en gestation. C'est elle qui accueille dans *B.H.R.*, en 1953, le petit recueil des « premières poésies latines », décrit par Jacques Boussard, de Paris, Fernand Aubert et moi-même, d'après le manuscrit d'Orléans qu'elle-même avait contribué à faire entrer dans cette Bibliothèque, à la suite d'une vente chez Sotheby. C'est elle qui complète mes propres recherches sur les années parisiennes de Bèze, dans *B.H.R.* 1962. Et c'est dans les *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, que paraît en 1960 le premier volume de la *Correspondance* consacré aux années de jeunesse, sous le nom d'Hippolyte Aubert, qui en a été l'initiateur et l'in-fatigable rassembleur de lettres. Il n'aurait certes pas fallu se mettre en quête d'un autre éditeur que la maison Droz !

Mais déjà en 1957, Eugénie Droz avait sorti un gros volume : *Aspects de la propagande religieuse au XVI<sup>e</sup> siècle* (tome XXVIII des *Travaux ...*, 430 p.). Elle me demanda d'en écrire la préface, mais c'est elle qui en avait été le maître d'œuvre, et qui y fit paraître trois articles importants : « Pierre de Vingle, l'imprimeur de Farel » (p. 38-78), « Laurent Maigret et la propagande religieuse » (p. 155-168), « Antoine Vincent et la propagande par le psautier » (p. 276-293). Ce dernier article, élaboré à l'aide des contrats parisiens du Minutier central aux Archives Nationales de Paris, devait faire sensation par l'ampleur qu'il révélait de l'opération menée avec une douzaine d'imprimeurs parisiens et lyonnais.

A quoi il faut ajouter le livre sur *Jacques de Constans, l'ami d'Agrippa d'Aubigné, Contribution à l'étude de la poésie protestante* (1962), et les recherches sur les imprimeurs protestants de la Rochelle, menées conjointement avec Louis Desgraves, de Bordeaux, *Barthélemy Berton (1563-1573)*, et *La veuve Berton et Jean Portau (1573-1589)*.

\* \* \*

Mais c'est au cours de sa retraite, durant ces treize dernières années, qu'elle donne toute la mesure de son incroyable besoin d'activité. En 1963, après bien des hésitations et, si j'ose dire, des fausses sorties, elle se décide à vendre sa librairie avec les *Revue*s qu'elle édite, à MM. Alain Dufour et Giovanni Busino, qui tous deux ont travaillé chez elle. Mais elle ne peut admettre qu'ils tiennent le coup et qu'ils donnent une impulsion nouvelle aux publications qui sortent de la Casa Droz, à la rue Verdaine. Elle ne leur pardonnera pas cette réussite et leur fera les pire chicanes, sur place et au-dehors. C'est là une longue et triste histoire.

Dès lors, pas une ligne de sa plume ne paraîtra plus dans *B.H.R.* Elle boycotte celle de ses publications, j'allais dire de ses enfants, qui lui était la plus chère, quand bien même son nom y figure plusieurs années encore au revers du faux-titre. Ses articles paraîtront aux quatre coins de la République des Lettres, à Turin, Amsterdam, Francfort ou Paris, mais pas à Genève, dans les *Studi francesi*, *Het Book*, *Gutenberg-Jahrbuch*, *Bulletin de la Société de l'his-*

*toire du Protestantisme français*, etc. Car elle est pressée maintenant de tirer parti de tout ce qu'elle a amassé sa vie durant. Plus que jamais elle fréquente la Réserve de la Bibliothèque Nationale à Paris, le British Museum et le Warburg Institute, à Londres, avide de trouver de l'inédit et de le publier. C'est ainsi que sort en 1970, chez Slatkine, devenu son éditeur et son conseiller, un gros volume: *Chemins de l'Hérésie*, qui sera suivi d'un tome II en 1971, d'un tome III en 1974, enfin d'un tome IV dont elle avait assuré qu'il serait le dernier, car elle allait «fermer sa boutique d'érudition». Elle a eu la satisfaction de porter elle-même ce volume aux Archives de l'Etat, dans le bâtiment rénové de l'Arsenal, une quinzaine de jours avant sa mort.

On reste confondu devant cette activité presque fébrile, qui lui fait bousculer ses imprimeurs et multiplier les clichés au trait et les pages de titres. On ne sait à quoi s'arrêter devant cette accumulation de textes et de documents: Manuels de confession toujours plus éloignés de l'orthodoxie romaine, livrets de piété des cercles nicodémistes animés par le curé de Sainte-Croix en l'Île, François Landry, *Catéchisme* de Christophe Fabri, le réformateur de Neuchâtel, propagande italienne de moines bénédictins, qui finiront dans les cachots de l'Inquisition, partisans de Castellion et de David Joris, l'hérésiarque de Bâle, gentilshommes français réfugiés à Genève, tel ce René de Baif, que personne ne connaissait. Mais le plus étonnant, c'est au tome III, la présentation de ce Claude Le Maistre, marchand lyonnais et lettré capable de traduire des ouvrages italiens, qui vient se fixer à Genève et manie pas mal d'argent, avant de faire banqueroute et de se réfugier à Neuchâtel (1571).

\* \* \*

Je voudrais en terminant souligner ce qui me paraît être caractéristique de sa manière de travailler.

Elle écrit avec autant de piquant qu'elle parle, elle évoque ses personnages en quelques traits: bienveillante, amusée ou féroce, elle les fait voir. Elle aime les petites gens, elle est pitoyable à leurs misères, à leurs soucis d'argent. Mais les belles choses ne la laissent pas indifférente, elle est sensible aux belles étoffes, à la musique, et bien sûr aux belles éditions. «En revoyant en tête de l'article de M. J. Tremblot – qui ouvre le 1<sup>er</sup> vol. de *B.H.R.* – la grande miniature où François I<sup>er</sup> est entouré de ses courtisans et de ses conseillers, on ne peut qu'admirer les magnifiques costumes du roi et de ses trois fils, costumes aux manches ornées de crevés, de bouillonnés, aux devants brodés, godronnés, garnis de perles, surchargés de ganses et de mantilles. Devant ce luxe vestimentaire, preuve du goût que le roi manifestait, devant cette mode fastueuse, œuvre d'artisans peu connus, il m'est souvenu d'un petit recueil de poésies rimées par Robinet du Luc, valet de chambre et brodeur du roi (B.N. fr. 2261). Elles ne brillent point par la valeur littéraire, mais valent la peine d'être exhumées, parce qu'elles font

connaître certains artistes qui entouraient le roi, et rimaient pour son amusement» (*B.H.R.*, t. III, 1943, p. 43).

Et voici comme elle présente le vieux Salomon Certon dans sa retraite de Gien: «Les cinq lettres de Salomon Certon que nous avons retrouvées (seules épaves d'une correspondance certainement beaucoup plus étendue), auxquelles il faut ajouter la missive d'Agrippa d'Aubigné (*H.R.*, t. VI, 1939), permettent de se faire une idée du milieu littéraire et humain auquel il appartenait. Lettres écrites de Gien (de 1609 à 1615), pendant les dernières années de la vie de Certon, après sa mise à la retraite, alors qu'il vivait assez misérablement dans sa petite maison de Gien. L'éloignement de la cour et de la capitale, la vieillesse, la maladie, la pauvreté, le manque de livres expliquent l'amertume que Certon ne peut se retenir d'exprimer» (*B.H.R.*, t. II, 1942, pp. 186 s.).

Mais la grande innovation de la technique d'Eugénie Droz, c'est, me semble-t-il, un examen minutieux des caractères d'imprimerie, de leur usure, des initiales ornées, des bandeaux, des culs de lampe, qui lui permet d'identifier les impressions sans nom de lieu ni d'imprimeur (s.l.n.d.), de dépister les fausses adresses, les pages de titre refaites, etc. Cela à l'aide des clichés au trait, dont elle est incroyablement prodigue. Elle dispose ainsi d'un matériel de comparaison sans commune mesure avec les procédés habituels de la bibliographie traditionnelle, telle que la pratiquait un Emile Picot, dans son grand *Catalogue* de la Collection Rothschild.

\* \* \*

C'est une grande dame du monde de l'érudition et des affaires qui s'en est allée. Grande dame, elle le savait, et c'est sans doute pourquoi elle se permettait des propos acérés et des procédés hors du commun. Ceux qui l'ont connue personnellement, qui ont reçu ses lettres, le plus souvent tapées à toute allure sur sa machine, ne pourront pas l'oublier. Les générations à venir des seiziémistes auront sans doute l'occasion de découvrir la variété de ses recherches et l'ampleur de ses trouvailles, et peut-être, souhaitons-le, d'entrevoir quelques traits de sa réputation légendaire.